



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Par une anomalie étrange entre la politique et l'esprit des salons, on s'occupe beaucoup de mariage. Or, comme sur ce dernier point nos attributions sont dans le compte-rendu des costumes, nous dirons qu'on emploie également dans les toilettes de mariée la grande élégance ou la grande simplicité.

Dans ce dernier genre, nous citerons une robe en tulle illusion, unie, ayant des remplis progressifs, prenant depuis la ceinture jusqu'au bas du jupon. Le corsage, montant, froncé en gerbes au bas de la taille, et les manches longues, formant un peu pagode, sont, depuis le haut jusqu'au bas, couvertes de remplis qui rappellent ceux du jupon. Cette manche descend jusqu'au poignet, et laisse apercevoir un peu du bras nu.

Autour du cou, pour terminer le corsage, une petite ruche de tulle. — Cette robe est placée sur un dessous de gros de Naples blanc. — Sur la tête, un immense voile en tulle illusion, n'ayant qu'un large ourlet tout autour, descendant jusqu'aux pieds et enveloppant toute la femme, dont la taille se dessine d'une manière charmante à travers ce réseau diaphane.

Ce voile est retenu sur la tête par la traditionnelle couronne de roses blanches, mêlées de fleur d'oranger. — Le bouquet d'oranger passé dans la ceinture en taffetas à longs bouts flottants.

Un autre genre de toilette de mariée est une redingote en moire antique, corsage uni et manches Louis XV. La redingote boutonnée depuis le haut jusqu'en bas, par une double rangée de perles-grelots, retenue par une petite ganse formée de semences

de perles. Au bas des manches, une double rangée de point d'Angleterre. Un voile d'Angleterre retombe autour du cou, ayant par derrière une forme arrondie qui représente une immense pèlerine, tandis que devant il se termine par des pointes assez prononcées. Cette manière de voile est charmante, et Violard¹ en a exécuté plusieurs à l'occasion de quelques grands mariages.

Pour une très-jeune mariée, nous avons vu une robe de taffetas d'Italie, blanc, garnie de quatre volants découpés à l'emporte-pièces. Le corsage était uni, et les petites manches courtes, tout à fait plates; sur ce corsage, un cannezout en tulle uni à longues manches, et sur la tête le voile en tulle uni, attaché de chaque côté par deux touffes de roses que retenait un cordon de boutons de fleur d'oranger.

Les redingotes sont du reste de très-bon goût pour les toilettes de mariée. On les fait en poulx de soie, en damas, en reps et en pékin antique; elles sont sur le devant plus ou moins ornées de dentelles, posées en brandebourg ou en revers; on emploie aussi pour cet usage de ravissantes passementeries guipures, et des boutons d'un genre de travail très-élégant, dont Sorré-Delille² nous a montré les plus délicieux modèles.

Les femmes d'aujourd'hui apprécient d'autant plus cet usage d'avoir leur robe de nocés en forme de redingotes, qu'elles peuvent les faire reparaitre dans d'autres toilettes; tandis qu'autrefois la robe de nocé, d'un cachet invariablement indiqué, ne pouvait se reproduire sous peine de mauvais goût; nous rappellerons, tout au contraire, combien dans la mode actuelle, les redingotes de soie blanche sont recherchées pour toilette de demi-parure.

— Une toute jeune et jolie femme qui s'est remariée samedi dernier, avait une redingote en velours-épinglé blanc, corsage colant et manches plates, fermée par une rangée de boutons de petites opales entourée de perles fines. — Un petit chapeau en point d'Angleterre, formant voilette sur le devant, orné sur le côté d'une seule grosse rose mousseuse, avec des boutons qui retombaient jusqu'au bout de la passe; elle

portait sur les épaules un magnifique cachemire de l'Inde. Ceci marque parfaitement la distinction du costume de veuve avec celui de la jeune fille mariée.

— Il y a aussi des toilettes très-splendides pour cette cérémonie; — des robes de satin blanc recouvertes de hauts volants d'Angleterre; — sur le cou, une guimpe en Angleterre et de longues manches flottantes, aussi en Angleterre, ainsi que le voile, qui a une forme d'écharpe.

Les toilettes des parents ou amis qui président aux nocés sont toujours dans les plus belles étoffes de soie, le brocart, le reps broché, la moire antique, avec des ornements de dentelle ou de rubans, disposés en ruche et placés tantôt en feston, tantôt en brandebourg, tantôt en quilles sur le devant des jupes. — Sur le corsage, les mêmes rubans en plus petite dimension, forment la gerbe sur la poitrine, garnissent les revers et bordent les manches.

— Maintenant, pour que l'on comprenne l'effet charmant produit par les rubans, il faut qu'ils soient d'une nuance et d'un travail assorti à l'étoffe de la robe, que leurs bords soient festonnés ou frangés. — A quelques-uns beaucoup plus étroits, on met une toute petite blonde blanche ou une dentelle noire, selon que la nuance est tendre ou foncée, ce qui produit un aspect très-léger. — Quand ces robes sont portées pour la messe de mariage, il est de bon goût qu'elles soient montantes. — Lorsque c'est pour une signature de contrat, elles peuvent être décolletées; c'est alors que les belles écharpes de dentelle dans la grande dimension que la mode leur donne aujourd'hui, apparaissent dans toute leur élégance.

— Sur la tête, c'est une foule de petites coiffures, en blonde, en rubans, en torsade de velours, de toutes celles enfin qu'on appelle *Nisida*, *Haydée*, etc. — Puisque nous parlons de mariage, disons qu'en ce moment le principal objet des corbeilles est la fourrure de martre, servant de garniture à un manteau de velours gros bleu ou vert émeraude, doublé de satin blanc ouaté, et capitonné.

— Une garniture de zibeline autour d'une mantille à petits pans, en velours bleu pâle, giroflé ou velours épinglé blanc, toujours doublé de satin blanc.

¹ Rue Choiseul, 2 bis. — ² Place de la Bourse, 31.

Ces mantilles sont assez petites et servent à ce que l'on appelle des *sorties de bal*, ou se gardent sur des épaules au théâtre.

L'hermine aussi prend sa place dans tous les trousseaux et corbeilles; on la revoit en palatine, en pelerine, en manchon, en doublure de pardessus ou de petit manteau de soirée.

La fourrure se porte aussi autour de petits kazawecks de chez soi, mais alors elle se place en rouleau ou bandes très-étroites; la marte, ainsi employée, est d'un très-joli effet sur des velours bleu de France doublé de satin blanc, ou noir doublé de satin rose.

Toutes ces fourrures et bien d'autres, dont l'usage va devenir si général dans quelques jours, offrent toutes leurs variétés dans la maison Gon¹. Cette maison n'a pas que la spécialité des splendides fourrures, elle offre en même temps le plus complet assortiment de fourrures dans les prix les plus avantageux et abordables à toutes les fortunes.

CORSETS. — Dès qu'une jeune personne sort de pension et paraît dans le monde, dès qu'elle se marie, dès qu'elle devient jeune femme, elle comprend les exigences les plus exquises et les plus utiles d'une parure, elle s'occupe de son corset, et pour tous ces degrés d'élégance et de coquetterie, elle sait trouver dans la maison Josselin² les créations les mieux appropriées.

Ainsi, trouve-t-on dans cette maison toutes les modifications dans la coupe si difficile du corset, depuis le corset de la toute jeune fille, qui doit être de la coupe la plus simple, sans baleine, ni rien qui puisse donner quelque contrainte au développement de la taille, — jusqu'au corset de la grande dame, à laquelle la mode impose aujourd'hui un corsage mince et effilé plus que ne le furent aucune des tailles de Watteau. — Ce genre de corsets, appelé *Marie Médicis*, est devenu d'autant plus important cet hiver, que, par une nouvelle combinaison de leur coupe, nos grandes couturières ont rendu leur taille encore plus longue que par le passé; il serait très-difficile de se faire habiller cet hiver sur le corset de l'année dernière. M^{lle} Josselin, saisissant ce qu'il

fallait pour produire ce changement dans la tournure, a donné à ces corsets tout le perfectionnement que nécessitait cette coupe de nouveau style.

Le corset *Marie Médicis* fait donc partie de tous les trousseaux; il est en moire ou en satin blanc, accompagné presque toujours d'un corset du même genre, en moire ou en satin noir, pour porter avec les toilettes noires ou celles de deuil.

Après de ces corsets de parure, sont les corsets Watteau et ceux dits *amazones*, qui font si parfaitement bien avec les robes de drap et les redingotes à corsage collant.

Les *petites dormeuses* sont les premiers corsets du matin que les femmes mettent sous leurs peignoirs négligés; nous devons enfin admirer le grand art de Josselin, dans cette multitude de corsets de formes diverses, appliquées à toutes les tailles, à tous les genres de tournure, car le corset a aussi sa partie hygiénique, et Josselin a si bien compris ceux qui convenaient aux natures délicates, souffreteuses, ou plus ou moins favorisées de la nature, qu'ils sont recommandés par tous nos Hippocrate modernes.

Fashion.

Aux Italiens et à l'Opéra apparaissent les premières coiffures portant le type de la nouveauté; et pour résumer cette nouveauté dans ce qu'elle offre de plus gracieux et de plus élégant, nous citerons les modes de M^{lle} Desboroff³, qui portent toujours le reflet et la distinction de la jeunesse de l'artiste qui les compose.

Ainsi, à la première représentation de *Jeanne la Folle*, nous avons remarqué de très-jolies petites coiffures d'un genre qu'on appelle *enlevé*, c'est-à-dire placées très en arrière de la tête, et les deux côtés relevés au-dessus des touffes de cheveux, de façon à ce que les ornements se trouvent presque derrière l'oreille; ce qui complète le fond de cette coiffure est un simple petit fond de dentelle, dont le bord produit par le derrière de la dentelle même, est froncé sur une petite canetille; de chaque côté des touffes de

¹ Rue Vivienne, 18. — ² Rue de la Paix, 13.

³ Rue Luxembourg, 35.

fleurs qui tombent en grappes très-bas sur le col, et se réunissent par un cordon de feuillages qui traverse le dessus de la tête. Quelquefois ce cordon de feuillages se prolonge derrière la coiffure et fait tout le tour du bonnet.

Ce même arrangement se fait avec des rubans en velours épinglé — satin — ou en gaze lamé d'or et d'argent. On comprend alors que le fond de dentelle ne produit plus que l'effet d'un fond de turban, et perd tout à fait son aspect de bonnet; aussi ces fonds de dentelle doivent-ils être faits riches de dessins, et nous citerons ceux que Violard a composés tout exprès pour cet emploi.

Un autre genre de coiffure *enlevé* se compose d'une pointe de dentelle si petite, que, placée très en arrière, les bouts ne descendent pas sur le col; la petite pointe de derrière retombe en couvrant à moitié la natte de cheveux, et deux touffes de camélias ou de bruyères soulèvent de chaque côté les deux petites pointes.

A l'Opéra, nous avons vu deux femmes blondes dont les cheveux crépés très-haut s'harmonisaient parfaitement avec la légèreté de cette piquante coiffure.

Nous l'avons vue encore d'un genre plus élégant, formée d'une dentelle d'or, ornée de deux touffes de fleurs d'eau en velours nuancé; les feuillages un peu longs tombaient très-bas de chaque côté.

En opposition de ces coiffures placées très en arrière, nous en avons vu qui s'avancèrent beaucoup sur le front; les unes marquant un peu la pointe à la Marie-Stuart, et recoquillées de chaque côté de manière à encadrer les bandeaux ou les touffes; les autres avaient les touffes de fleurs placées de chaque côté au-dessus des papillons. Le fond de cette coiffure est en blonde très-légère ou en tulle illusion légèrement bouillonné sur le bord.

M^{lle} Desboroff en avait fait aussi de charmantes en velours rose ou bleu pâle, ornées d'une petite broderie de perles fines entourant tout le bord, et deux branches de fleurs de perles placées de chaque côté. Ces deux genres de coiffures, encore trop élégantes pour la saison, avaient été commandées par la cour d'Angleterre.

Nous avons aussi vu à cette représentation un nouveau genre de coiffure qui nous

avait été mentionné par une de nos plus grandes modistes; cette coiffure un peu *hardie* pourrait s'appeler *Joséphine*, parce qu'elle rappelle un peu le genre adopté par l'impératrice, genre que nous retrouvons dans les charmantes miniatures d'Isabey; elle consiste en un fichu ou barbe de dentelle descendant assez bas sur le front, sur lequel elle forme un bandeau plat qui vient se relever de chaque côté sous une touffe de fleurs placée au-dessus de l'oreille; les pointes du fichu ou de la barbe entourent ces touffes qu'elles voilent à demi. Les cheveux du derrière sont tressés et maintenus par un large peigne d'écaille à galerie.

— Parlons aussi de très-jolies coiffures formées d'une barbe de blonde ou de dentelle d'or tournées en spirale autour d'un cordon de feuillage de velours vert, poncé ou bleu; ce feuillage se termine de chaque côté par une grappe de perles d'or entremêlées de longs feuillages verts, derrière lesquels viennent tomber les deux bouts de la barbe. Les cheveux de derrière sont relevés en larges coques.

Une délicieuse coiffure de ce genre était formée d'une barbe de tulle illusion, brodée argent, et entremêlée de branches de coraux; les racines de coraux retombaient de chaque côté, et allaient délicieusement à la jeune Italienne qui la portait.

Nous ne quitterons pas nos souvenirs de la première représentation de *Jeanne la Folle*, sans dire combien la jolie coiffure d'*Aïxa* (M^{lle} Grimm) doit inspirer de charmantes imitations pour cet hiver.

Les étoffes turques et persanes, qui sont aujourd'hui si répandues parmi nous, faciliteront beaucoup cette composition, car il ne s'agira que de trouver une manière gracieuse de tourner des fichus lamés d'or et de soie de couleur, dans le genre d'un turban dont les bouts retombent de chaque côté du cou.

Quant aux toilettes, nous dirons que les jeunes femmes avaient des robes blanches décolletées ou des redingotes de soie blanche ou rose, montantes; nous en citerons une en pékin rose, ornée d'un revers formant châle, en point d'Alençon, et se prolongeant en revers sur le devant de la jupe; les manches ouvertes depuis le coude et s'arrondissant sur le poignet, laissaient



10 Novembre 1848.

Barreau

2391.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux en velours des M^{lles} de M^{lle} Danc, anc^{te}. M^{lle} Maurice Beauvais, r. Richelieu, 93. Manteau
 et Mantelet en velours des M^{lles} Gagein, r. Richelieu, 93.*

Mess. S^{rs} J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



échapper des flots de dentelle qui les garnissaient. — Il y avait aussi beaucoup de robes en moire et pékin gris perle, forme redingote, à corsage ouvert carrément, et garnies de ruches de rubans ou d'une triple petite dentelle froncée tout autour. Quelques robes décolletées avaient des berthes pareilles; et la robe, le bord de la berthe, et le bas des manches, étaient garnis de rubans tuyautés. — La berthe, ouverte carrément sur le milieu de la poitrine, laissait place à un nœud de rubans Louis XIII. La plus remarquable de ces toilettes était en reps bleu de France, broché, à dessin noir en relief. Dans les coques de rubans — satin bleu broché noir — placées devant la poitrine, s'entremêlaient de légères aiguillettes de diamants. — Pour coiffure, une large barbe de dentelle noire placée très en arrière de la tête, et retenue de chaque côté par une grosse rose, à travers le feuillage de laquelle apparaissaient quelques aiguillettes de diamants.

Du reste, nous avons pu à l'avance admirer quelques-unes de ces jolies toilettes chez M^{me} de Baisieux¹, et pourtant nous avons été loin de retrouver à l'Opéra toutes celles qui avaient été confectionnées cette semaine chez notre habile couturière; mais nous savons que le plus riches de ces créations étaient destinées à de grandes dames anglaises.

Pour sorties de l'Opéra, beaucoup de mantelets en cachemire blanc doublés de satins roses piqués. La plupart à capuchons et à manches; les uns garnis de très-hautes franges; les autres de galons de velours de la couleur de la doublure; d'autres enfin avec des bandes d'hermine. — Là encore, on pouvait remarquer que les robes se portent un peu plus courtes, et l'on s'en félicitait en voyant les jolis petits pieds qui en foulant le tapis du grand escalier laissaient apercevoir l'élégance coquette des petits bas de soie et les chaussures si gracieuses sur lesquelles le talent de Caux² imprime son cachet si inimitable.

Les éventails sont plus que jamais à la mode, et, à en juger par leur première influence, Duvelleroy³ doit déjà en préparer

les plus variés et les plus piquants assortiments pour cet hiver.

Constantin⁴, en donnant aux fleurs de cet hiver toutes ses perfections (voire même celle du bon marché), semble avoir assuré plus que jamais leur vogue; aussi font-elles partie des coiffures même les plus simples, et en très-petite toilette peut-on porter des touffes de camélias, d'œillettes ou de pensées, placées très en arrière, comme le seraient des nœuds à l'Italienne. La fleur n'est plus une parure, elle est un accessoire, selon qu'elle est plus ou moins simplement montée.

Rien n'est plus joli que ces roses d'où s'échappent de longs brins d'herbes parasites; — ces branches de fluxias qui retombent comme une pluie pourprée de chaque côté du col; — ces muguettes au cœur rose dont les branches flexibles viennent se jouer sur les bandeaux ou s'entremêler aux boucles des cheveux. — Pour les jeunes filles, des couronnes de roses de haie; pour les jeunes femmes, des branches d'aubépine; — pour les élégances plus sévères, les feuillages de velours où s'entremêlent les fleurs exotiques, et qui plus tard s'harmoniseront si bien avec les ornements de diamants, etc.

VOLTAIRE ET RICHELIEU.

Les feuilletonistes, en rendant compte de l'œuvre nouvelle de MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, ont presque tous esquissé la figure historique du héros de cette comédie. Voici le portrait de Richelieu, par M. J. Janin :

« Tous les vices de la femme réunis à une audace virile; le caprice, la coquetterie, la vanité, les falbalas, les pretintailles, les intrigues et les billets doux d'une femme à la mode, réunis à l'esprit, à la verve, à la santé, à l'énergie d'un homme du monde, moitié marquis, moitié soldat, et plus tremblant pour la délicatesse de son teint que pour la sûreté de sa personne, voilà Richelieu ! »

M. Théophile Gautier vient à son tour décrire cet étrange caractère :

« La vieillesse de Richelieu, dit-il, voilà

¹ Rue Sainte-Anne, 44. — ² Boulevard des Italiens, 11.
— ³ Rue de la Paix, 17.

⁴ Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

deux mots qui hurlent de se trouver ensemble ! Richelieu, quoiqu'il ait vécu quatre-vingts ans, ne fut jamais vieux. Il garda l'éternelle jeunesse comme l'enfant Amour. Ce fut là sa qualité et son défaut.

» Richelieu ne ressemble pas à don Juan, dont il a, certes, dépassé le fabuleux catalogue ; tout aussi spirituel et tout aussi brave, il n'a pas cette ardeur sombre et cette audace diabolique. Il tuerait parfaitement le commandeur en duel, mais la fantaisie d'inviter à souper le convive de pierre ne lui viendrait pas. La poésie lui manque : il se rapproche davantage de Lovelace ou du comte de Valmont, mais avec moins de méchanceté froide. Si rien ne l'arrête dans la recherche de son plaisir, au moins il ne le voit pas dans la douleur d'autrui : il obéit à cette passion que les phalanstériens ont nommée la Papillonne ; les larmes qu'il fait verser le contrarient, et il s'étonne que l'on tienne à lui qui ne tient à rien : à part la petite satisfaction que sa vanité trouve, les désespoirs amoureux l'assomment.

» Il n'est pas jaloux et conçoit parfaitement l'inconstance dans les autres : est-ce sécheresse d'âme, stérilité intérieure, ou vaste ennui, idéal irréalisable, qui le poussent à ces changements perpétuels ? Les règnes qu'il a traversés n'étaient guère réveurs, et la mélancolie n'avait pas encore été inventée en ce temps-là. Ou bien encore fougue indomptable des sens, libertinage effréné à la manière des Césars romains ? Nullement : la femme n'est pour Richelieu que le moyen de se prouver qu'il est charmant : chaque conquête lui donne une attestation de grâce, d'esprit, d'adresse ou d'audace : ses maîtresses sont un chœur qui chante ses louanges, et pour cet hymne-là il ne saurait y avoir trop de choristes. »

Le Constitutionnel raconte de piquantes anecdotes sur l'amitié de Voltaire et du maréchal :

Voltaire écrivait, en 1777, au maréchal de Richelieu, son héros, comme il l'appelle, le grand maître des jeux et des plaisirs : « Il y a plus de quatre-vingts ans que je vois des sottises, et je suis encore en vie ; mais je ne le serai pas longtemps ; Dieu, quand il lui prit fantaisie de me faire, n'employa rien de la belle pâte dont il vous a pétri. Cependant, ô mon héros ! n'abandonnez

pas votre vieil admirateur tombé depuis peu en apoplexie, et ne soyez pas si fier de votre jeunesse. »

De cette vieillesse de Voltaire à cette jeunesse de M. le maréchal duc de Richelieu, savez-vous quelle était la distance ? Deux années seulement : l'un était né en 1694, l'autre en 1696. Le Richelieu de 1777 représentait donc un Adonis de quatre-vingt-un ans, et certes cela lui donnait le droit incontestable de se moquer du patriarche confessant son apoplexie avec l'humilité que nous avons vue, et de lui répondre ceci, de ce ton railleur et de cet air dégagé qui conviennent si bien à l'extrême jeunesse : « J'espère que dans cent cinquante ans vous me ferez encore la cour, et vous serez témoin de mes amours avec l'abbesse de Rennes. »

« Je vous remercie de la longue vie que vous promettez à mon chétif squelette, réplique Voltaire ; mais il n'est pas assez étoffé pour vous accompagner jusque-là, vous et vos amours :

Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeunesse immortelle,
De faire encor de si beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
De quelque abbesse fraîche et belle.

» Il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien, et vous êtes jeune. Vivez donc aussi longtemps qu'un doyen des maréchaux, des académiciens et des marguilliers peut vivre ; pour moi, je me meurs ; » et il signe : « Voltaire sur le point d'être enterré en Suisse. »

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *Jeanne la Folle.*

Quinze jours, jour pour jour, après la *Vivandière*, l'Opéra nous donne un nouvel ouvrage, et un opéra en cinq actes ! Que l'on vienne, après cela, accuser l'administration de lenteur et d'inaction !

Voici en deux mots le canevas du libretto de M. Scribe : Don Philippe a séduit Aïxa, fille du Maure Aben-Hassan ; Jeanne les surprend ensemble, et, dans sa jalousie, elle plonge son poignard, le poignard de sa mère Isabelle la guerrière, dans le cœur de son royal époux. Jeanne perd la raison, et

c'est alors que commence son pieux pèlerinage. Nous trouvons, en effet, le récit de cette étrange folie dans plusieurs chroniques espagnoles :

» Elle resta attachée au corps inanimé de Philippe, avec la même tendresse que s'il eût été plein de vie, et dans l'égarement de son esprit, épiait l'heureux moment où il se réveillerait, persuadée que cela dépendait d'un des saints de l'Espagne : il ne s'agissait que de trouver celui qui devait opérer un tel miracle, en transportant le prince dans toutes les églises du royaume.

» Folle couronnée, on vit les hauts pouvoirs de l'Etat se plier à sa volonté, et le peuple, touché de compassion pour la douleur de sa souveraine, adopter en quelque sorte sa démence, en lui obéissant.

» Philippe, roi après sa mort, revêtu de ses habits de souverain et la couronne sur le front, était étendu sur un tapis cramoisi et porté sur une litière, enrichie des plus splendides ornements, sans aucun des attributs de la mort, dont la reine ne voulait pas reconnaître la puissance.

» Des pages portaient l'armure du prince, des écuyers conduisaient son cheval, des mules aux sonnettes d'or étaient chargées de sa tente et de ses bagages de route ; c'était l'appareil nouveau d'un convoi mortuaire, où l'on attend le retour de la vie.

» La reine Jeanne marchait en tête du cortège ; ses vêtements, loin d'avoir pris l'apparence de deuil, étaient devenus moins austères ; elle avait une robe blanche et un diadème de brillants ; mais la reine pèlerine marchait sans chaussure ; à la suite de la reine venaient les députés des Etats, les membres de la Sainte-Hermandad, une longue file de moines de tous les ordres religieux, puis le haut clergé de Tolède, avec les croix d'or, les chappes, les bannières de brocart, les chasubles couvertes de pierreries, ornements magnifiques et radieux qui faisaient du convoi, non une pompe funèbre, mais un cortège de fête ; la procession allait ainsi à pas lents, de ville en ville, de couvent en couvent, implorer la puissance des saints ; mais Jeanne, dans sa folie jalouse, défendait expressément qu'on entrât dans les mo-

» nastères de religieuses, ne voulant pas qu'aucune femme approchât son époux bien-aimé.

» Enfin, Jeanne, fatiguée de ses efforts insensés, revint s'enfermer dans son palais de Tordesillas, loin du mouvement des affaires et des partis qui s'agitaient alors le royaume. Ne conservant de reine que le nom, elle vécut enfermée dans la plus austère solitude, avec le corps embaumé de son époux, qui resta toujours le visage découvert pour recevoir le culte idolâtre de la pauvre insensée.»

La régence fut déferée au vieux roi Ferdinand d'Aragon, père de Jeanne, et à sa mort les Cortès reconnurent pour roi le fils de Jeanne et de Philippe (Charles-Quint), à la condition que si la reine, sa mère, recouvrait l'usage de sa raison, elle reprendrait seule l'exercice de l'autorité royale. En attendant, par le volonté du peuple et des Cortès, elle fut toujours censée gouverner l'Espagne conjointement avec Charles-Quint, son fils, et son nom était inséré à côté de celui du prince dans toutes ses ordonnances.

La pauvre Jeanne ne revint pas à la raison ; — toujours renfermée, toujours seule, elle survécut pendant quarante ans à son mari ; — elle mourut à Tordesillas le 13 avril 1555, âgée de soixante-treize ans, et fut inhumée dans la cathédrale de Grenade, où l'on voit encore son tombeau à côté de celui de son époux, qu'on y avait transporté de Burgos.

On comprend tout l'effet qu'on pouvait tirer à la scène de ce dernier tableau de cette reine suivant le corps d'un époux assassiné par elle, et que dans sa folie elle couvre de fleurs. Joignez à cela les splendeurs de la mise en scène de l'Opéra, et vous comprendrez l'immense effet de ce dénouement.

M. Clapisson, déjà connu par de brillants succès à l'Opéra-Comique : *Gibby*, *la Figurante*, *le Code noir*, etc., a brillamment fait son entrée dans le grand répertoire de notre première scène lyrique. Sa partition est riche de morceaux qui révèlent, il est vrai, plus de science que d'originalité. On a surtout remarqué la richesse des morceaux d'ensemble et la supériorité de l'orchestration. Il a été souvent bien inspiré ;

mais ce qui surtout a électrisé les spectateurs, c'est la vigueur et la magnificence du finale du troisième acte.

Un mérite rare qui distingue l'œuvre nouvelle de M. Clapisson, c'est le caractère des récitatifs qui, loin de se traîner dans des formes banales, expriment toujours la pensée de la situation et le sentiment du dialogue.

Quant à l'exécution, tous les honneurs de la soirée ont été pour M^{lle} Masson, qui a chanté en cantatrice et en tragédienne le rôle de Jeanne. Les divertissements, les costumes, les décorations, tout a été monté avec ce soin et cette richesse qui caractérisent notre Opéra.

Roger doit être ces jours-ci de retour à Paris. — M^{me} Pauline Garcia-Viardot vient d'arriver de Vienne, et l'on annonce que, pas plus tard que la semaine prochaine, on va se mettre aux répétitions du *Prophète* de M. Meyerbeer.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *La Sonnambula*.

Le monde élégant est fidèle au Théâtre-Italien. La reprise de la *Sonnambula* avait attiré une société d'élite. Il y avait une belle chambrée, et l'on remarquait dans la salle d'étincelantes toilettes.

Toutes les formules de l'éloge ont été épuisées sur cette ravissante partition de la *Sonnambula*, où Bellini a prodigué à la fois les mélodies les plus faciles et les plus tendres. C'est un chef-d'œuvre qui réveille toujours les sympathies des dilettanti.

M^{me} Persiani est depuis longtemps appréciée dans ce délicieux ouvrage. Jamais elle n'avait chanté avec plus de charme et plus d'audace. Elle a enlevé tous les suffrages dans l'air du premier acte; mais c'est surtout au dénouement qu'elle a excité l'enthousiasme de l'auditoire. Jamais ses notes

aiguës n'avaient eu plus d'éclat et de douceur. Il est impossible de vocaliser avec plus de sûreté, de justesse, de perfection et de bonheur.

Bordas avait une tâche difficile; il avait à lutter contre le souvenir de Rubini. Loin de nous la pensée d'établir une comparaison; mais c'est un vrai triomphe pour ce jeune chanteur d'avoir réussi, comme il l'a fait, dans le rôle d'Elvino.

Un athénée de jeunes personnes vient de s'ouvrir dernièrement sous la direction de M^{me} Castelnau; — plusieurs cours de langues doivent y être professés: les lettres, les sciences, les arts y ont aussi leur place marquée.

Ne vous effrayez pas trop, l'on ne viendra pas étaler devant vous un fatras de science laide et noire.

La musique trouve tout d'abord sa place dans ces leçons, et nous ne pouvons que féliciter M^{me} Castelnau du bonheur avec lequel elle a su choisir ses professeurs, du talent desquels nous avons pu juger dans le concert qui a servi à inaugurer cet athénée.

Ainsi, nous avons entendu une brune et belle personne, M^{lle} de Courtemblay, chargée des cours de piano; et c'est bonne justice à lui rendre, de dire que nous ne savons ce que nous avons admiré le plus, de l'étonnante dextérité de son jeu, de sa prestesse, de son style, et (ajoutons-le) de la ravissante expression de ses yeux noirs, de la beauté de ses cheveux, de son sourire jeune ou de son maintien facile et plein de goût; si bien qu'en l'entendant comme en la voyant, nous n'avons su que séparer en deux notre bouquet, et offrir la moitié à son talent, et tresser les fleurs de l'autre, en couronne sur son front.

A ce Numéro est jointe la planche 2391.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.